





LA BOUQUETIÈRE.



Les femmes et les fleurs semblent avoir été créées les unes pour les autres, et je ne passe jamais devant un étalage de roses et de jasmins, sans envier le sort de cette marchande qui vit dans une atmosphère embaumée et n'a sous les yeux que de riantes images. Pour cette femme si gracieusement occupée, il devrait y avoir comme une révélation de pensées délicates et de suave poésie.... Je voudrais que toutes les bouquetières fussent jeunes, fraîches et charmantes comme les fleurs qu'elles offrent, et j'ai souvent éprouvé une sensation pénible en voyant une fille grossière et mal vêtue me poursuivre en faisant entendre ce cri si connu des parisiens : *Fleurissez-vous, madame ! Pour un sou, embaumez-vous !*

On peut diviser en quatre classes les bouquetières, et dire avec raison qu'il existe dans cet état une espèce d'aristocratie.

La marchande de fleurs qui se tient au comptoir de sa boutique ;

La marchande de fleurs assise au coin d'une borne ;

La femme qui porte ses bouquets sur un éventaire ;

La petite fille qui va courir les bois pour y cueillir des violettes.

La première classe des bouquetières pourrait se comparer à la noblesse ; elle domine, elle a ses vanités ! chez elle sont les fleurs les plus belles et les plus rares !

La seconde classe semble rappeler la bourgeoisie ; elle fait de continuels efforts pour atteindre la première, et se donne beaucoup de peine sans pouvoir obtenir les mêmes résultats : chez elle sont les fleurs que l'on achète plutôt par goût que par mode.

La troisième est l'image de la petite bourgeoisie, souvent obligée de se conformer aux caprices des deux autres ; elle n'a que des fleurs communes, se fatigue toujours et s'enrichit rarement.

La quatrième représente la classe ouvrière ; elle vit de privations et ne vend que des bouquets de violettes ; bouquets cueillis et faits sous la triste influence de la faim et de la peur.

La bouquetière de première classe sort rarement pour visiter les jardins, encore moins les marchés ; elle a des jardiniers fleuristes qui mettent chaque jour de côté pour elle les fleurs les plus fraîches et les plus nouvelles : peu lui importe le prix, elle sait qu'elle les vendra bien, elle connaît ses pratiques : elle les a pour ainsi dire choisies comme elle choisit ses fleurs. Nulle ne comprend mieux qu'elle l'arrangement du bouquet qui s'envoie une heure avant le bal ; nulle ne sait mieux deviner comment on peut tromper avec des fleurs la vigilance d'un mari et le regard d'une mère ; nulle ne sait tresser comme elle la pâle guirlande de camélias blancs et de frêles bruyères. — L'habitude de se trouver souvent avec des hommes aimables et des femmes du meilleur ton donne au sien quelque chose de doux et de poli, qui peut faire dire d'elle : « Elle n'est pas la rose, mais elle a vécu avec les roses. » — A la tête des bouquetières que je range dans la première classe, il en est une qui a marqué entre toutes les autres, et dont le nom est devenu presque européen. — Madame Provot fut longtemps un objet d'envie et de chagrin pour ses rivales. Sa mort a seule rétabli l'équilibre entre elles, en laissant vide une place qu'aucune encore n'a pu, ou n'a osé conquérir. La vogue qu'elle avait acquise était telle, que son nom était devenu une autorité, une nécessité... Les femmes s'abordaient, aux spectacles et dans les bals, en se demandant si leurs bouquets venaient de chez madame Provot ? Elle avait un art presque inimitable : les fleurs semblaient prendre sous ses doigts un aspect plus gracieux que sur leurs tiges, et ce qu'elle vendait de bouquets dans une année aurait fait la fortune d'une bouquetière de seconde classe. Les jeunes gens formaient à madame Provot une cour aussi variée que ses fleurs ; le journaliste, l'artiste, le poète, l'auteur dramatique, l'agent de change et tout ce qu'on appelle les heureux du jour, qui vivent de leurs rentes, n'ayant pour occupations sérieuses que les courses au Bois et les galantes aventures qu'ils vont chercher dans les bals et les théâtres ; tous ces hommes si différents d'esprits, de goûts et de fortune, affluaient chez madame Provot. Un même désir les y rassemblait : celui de plaire. — Madame Provot témoignait une préférence réelle aux journalistes et aux artistes ; elle leur devait beaucoup, et les bouquets dont elle leur faisait hommage avaient je ne sais quoi de plus gracieux, de plus élégant que les bouquets qu'elle vendait.

L'Orient, voluptueux jardin de fleurs et de parfums, avait révélé à cette femme vraiment extraordinaire ses ruses, ses langueurs, ses poétiques inspirations. Combien de billets soyeux n'a-t-elle pas glissé sous les larges pétales d'un camélia, sous une blanche touffe de jasmin du Cap. Plus qu'aucune autre bouquetière elle a deviné bien des histoires romanesques, dont les fils inaperçus venaient se renouer au bouquet commandé le matin, envoyé le soir ; plus qu'aucune autre bouquetière elle a été l'ange gardien des mystérieuses amours. Son ingénieuse adresse faisait parler aux

fleurs une langue inventée chez les peuples d'Asie, devinée parmi nous. Toutes exprimaient une pensée, un sentiment. Les tendres aveux, les craintes, les serments, les rendez-vous se cachaient au fond de leurs calices, comme l'amour se cache sous un regard voilé. Jeunes filles, jeunes femmes surtout, qui de vous n'a épelé avec son âme ces mots créés par des fleurs, mots adorés, incompris de la foule, mots qui, pleins de fraîcheur et de parfums, tremblent sur un cœur qui bat, se fanent sous des lèvres brûlantes, et dont chaque débris renferme un souvenir, une espérance ! Qui de vous n'a confié à des fleurs ses plus intimes émotions, n'a redemandé à des fleurs ses plus enivrantes sensations ! qui de vous n'a retrouvé dans leurs parfums le rêve divin de son premier amour ! Quelque fragiles, quelque éphémères que puissent être les fleurs, elles se rattachent presque toujours au souvenir que nous gardons des belles et fraîches années de la jeunesse. On m'a conté à ce sujet une anecdote moitié russe, moitié française.

On aime à Saint-Pétersbourg tout ce qui vient de la France ; les femmes surtout ont un penchant beaucoup plus grand pour notre pays que pour le leur. Nos modes y sont suivies, nos livres y sont lus avec une véritable passion. On ne peut aimer la France, sans aimer les Français.

Un jeune diplomate attaché à notre ambassade était devenu, contre l'ordinaire des diplomates, éperdument amoureux : il aimait une des filles d'honneur de l'impératrice. Cette jeune personne, mademoiselle de B***, était sur le point d'épouser un seigneur plus riche qu'aimable, plus ambitieux qu'amoureux. La jalousie est de tous les pays. Le seigneur russe surprit des regards et des soupirs qui n'étaient pas pour lui, il se plaignit amèrement. Mademoiselle de B***, prévoyant un orage, mit l'impératrice dans ses intérêts. — « Obtenez de votre gracieuse souveraine, lui avait dit l'adroit diplomate, que votre main soit le prix d'un bouquet de fleurs, et cette main est à moi ! » — Parler d'amour à une femme, quel que soit le rang qu'elle occupe, c'est faire vibrer en elle, la corde la plus intime, la plus sensible de son âme. L'impératrice aimait mademoiselle de B***, elle consentit à prêter son royal appui, à une plaisanterie qui intéressait à la fois son cœur et sa curiosité. Le père de mademoiselle de B*** fut mandé à la cour, et ce vieux seigneur, tout en riant de ce qu'il appelait un badinage d'enfant, se vit obligé d'obéir aux ordres de la czarine, ordres cachés sous la forme d'une prière, mais qui n'en étaient pas moins des ordres. — Il déclara à son futur gendre qu'il devait songer au moyen de se procurer, dans l'espace de quinze jours, un bouquet composé des fleurs les plus belles et les plus rares, sous peine de voir la main de sa jolie fiancée passer dans celle du secrétaire d'ambassade, qui, de son côté, s'engageait sur l'honneur à renoncer à ses prétentions, si le bouquet du seigneur russe l'emportait sur le sien. — Toute la cour fut en émoi pendant le temps qui s'écoula jusqu'au dénouement de cette frivole et bizarre aventure. Cependant le seigneur russe, confiant dans sa fortune et son bon goût, levait un front superbe et prenait à l'avance un air marital qui faisait trembler la jeune fille et sourire le diplomate. — Lorsque le quinzième jour arriva, une nombreuse assemblée se réunit autour de l'impératrice, et les deux prétendants furent introduits. Mademoiselle de B***, vêtue de blanc comme une mariée, se tenait pâle et tremblante derrière le fauteuil impérial. La czarine devait être juge. Le seigneur russe s'avança le premier, ses droits étaient les

plus anciens ; il paraissait sûr de réussir et présenta un énorme bouquet ! Il était fort beau, il faut l'avouer, les fleurs les plus rares et du prix le plus élevé s'y trouvaient réunies. On voyait qu'il avait dû coûter autant de recherches que d'argent. On se récria sur sa magnificence ; mademoiselle de B*** devint plus tremblante, et l'impératrice jeta sur elle un regard qui disait : — « Ayez courage ! » Cependant le jeune diplomate, loin de paraître déconcerté, avait sur les lèvres une imperceptible moquerie ; il attendit que l'enthousiasme des dames fût calmé, et offrit à son tour un bouquet qui, moins grand de moitié que celui de son rival, avait une grâce difficile à décrire. Plus les dames l'examinaient, dans le but peut-être d'y trouver un défaut, plus elles y découvraient de beautés : il y avait dans le choix et le parfum de ses fleurs, un charme inconnu jusqu'alors à la cour du czar. La surprise se mêlait à l'admiration, et le bouquet du seigneur russe était oublié. — Le père de mademoiselle de B***, fort inquiet de la décision de l'impératrice, se hasarda à déclarer que la gageure était nulle, parce qu'il était impossible que plusieurs de ces fleurs, totalement étrangères à la Russie, ne fussent pas artificielles. Après un nouvel examen, les fleurs de ce merveilleux bouquet furent proclamées aussi naturelles que fleurs puissent l'être, et l'impératrice sourit en demandant au jeune Français, à quel jardinier il s'était adressé. — « A madame Provot, bouquetière à Paris, » répondit-il en s'inclinant. — L'étonnement fut au comble, et pour que l'on eût foi dans une déclaration aussi invraisemblable, il fallut que les pièces de conviction parussent à l'appui. — Un des courriers attachés à l'ambassade fut appelé ; il confessa qu'ayant été envoyé à Paris, voyageant jour et nuit comme pour une affaire d'état, il était descendu chez une bouquetière nommée madame Provot, et que cette dame lui avait remis, le lendemain de son arrivée, une petite boîte de fer-blanc hermétiquement fermée. — La boîte fut présentée à l'impératrice, les plus doux parfums s'en exhalaient, et il demeura prouvé que le bouquet de madame Provot venait de faire un voyage jugé alors presque fabuleux pour des fleurs. — « Vous avez perdu, monsieur, dit la czarine en se tournant vers le seigneur russe ; les fleurs de Paris l'emportent sur les fleurs de Saint-Pétersbourg ! — Depuis ce temps, déjà loin de nous, les bouquets de madame Provot ont souvent fait l'ornement de la cour de Russie.

Les bouquetières de seconde classe sont à peu près les seules que l'on voie dans les provinces ; mais, en général, il n'est aucune ville où les fleurs soient aimées et recherchées comme elles le sont à Paris. Cependant, depuis que des sociétés d'horticulture sont établies et que des concours sont ouverts, le goût des fleurs s'est répandu et la province peut lutter quelquefois avec Paris, et même lutter avec succès. Si la seconde classe des bouquetières est plus nombreuse que la première et se rencontre dans presque toutes les villes, c'est qu'il ne faut à la pauvre femme qui prend cet état, qu'une trentaine de francs pour s'établir. Une chaise, un parapluie qui l'abrite du vent ou du soleil, deux paniers d'osier, un baquet plein d'eau, quelques fleurs et parfois une petite table, voilà ce qui forme le modeste bagage de sa boutique en plein air. Mais pour obtenir une place fixe, soit à l'angle d'une rue, soit sous une arcade, il faut qu'elle ait des protections dans une sphère plus élevée que la sienne ; car ce n'est qu'avec une permission de la police que la bouquetière de seconde classe peut s'instal-

ler, pour attendre patiemment et sans crainte la pratique du moment et la pratique de la veille. Peut-être parmi les nombreux abonnés du spirituel ouvrage auquel je donne cet article, se trouvera-t-il quelques personnes ayant souvenir d'une histoire bien touchante, parce qu'elle était vraie. Élie, l'héroïne de cette histoire, est devenue bouquetière de seconde classe, et c'est pourquoi elle trouve place ici. Lorsque je l'aperçus sur le seuil d'une porte, rue de Rivoli, tenant dans ses bras un petit enfant, et à sa main de chétives bourses en filet que personne n'achetait, il y avait deux jours que cette malheureuse femme était sans pain. Quand j'entrai dans sa chambre, je n'y vis qu'un peu de paille, des enfants en haillons et un homme infirme, vieux soldat de Kosciusko; c'était le mari d'Élie : il avait eu les pieds gelés dans la campagne de Russie ! Il était fier, et ne savait que souffrir. Aujourd'hui cette chambre est bien différente de ce qu'elle était alors, l'aisance a remplacé la misère ! Cette aisance, Élie la doit à des fleurs ; Dieu lui avait donné l'énergie du dévouement : cette énergie lui créa l'état de bouquetière. Personne ne sait mieux que moi les obstacles qu'une bouquetière de seconde classe rencontre pour s'établir, et ce qu'il faut qu'elle endure de misère et de tracasseries, avant de pouvoir s'asseoir libre et fière au milieu de ses fleurs. Élie passa par tous ces tourments que le riche ignore, et le jour où elle s'installa rue Castiglione, sous l'arcade qu'elle avait tant désirée, fut, sans contredit, un des plus beaux jours de sa vie ! Sa joie me revint, comme un pur reflet du bonheur que je lui donnais. Les journaux, mus par un sentiment d'humanité et de générosité qui les anime souvent, avaient, en reproduisant l'histoire d'Élie, rendu cette histoire presque populaire.

La surprise de la pauvre femme fut extrême, lorsqu'elle vit de nombreux équipages s'arrêter devant son arcade, et ses fleurs lui être payées le double et le triple de ce que les fleurs se vendent ordinairement. Élie n'était ni jeune, ni jolie, ni bien mise ; sa figure brune et expressive disait ses douleurs passées et ses vêtements se ressentaient de sa longue misère. Elle était peu habile dans l'arrangement de ses fleurs ; mais elle avait pour attirer à elle, ce qu'aucune bouquetière ne pouvait lui disputer : ses malheurs, son courage, et un regard si tendrement éloquent qu'il lui faisait de chaque pratique une protection. Les premières maisons du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin s'ouvrirent bientôt pour elle, et c'est ainsi qu'en peu de temps, Élie devint aux bouquetières de seconde classe, ce que madame Provot était aux bouquetières de première classe. Élie, depuis plusieurs années, se tient au même endroit ; sa chaise et ses paniers de fleurs placés sous l'arcade où se trouve le n° 5, sont en face d'un magasin de confiseur, petit, mais élégant ; le jeune ménage qui l'occupe s'est pris d'intérêt pour Élie, dès le premier jour où il l'a vue apporter cette chaise et ces paniers, qu'il recueille chaque soir, pour lui épargner la fatigue de les apporter chaque matin. Il est résulté de cette touchante hospitalité, que les riches pratiques de la pauvre bouquetière, sont à présent celles du confiseur. Le magasin de la jolie femme qui a protégé la petite boutique portative est devenu à la mode. — L'intérêt que m'inspirent les bouquetières de seconde classe prend sa source dans tout ce qu'Élie m'a conté des fatigues et des peines qu'elles endurent afin de se procurer des fleurs d'un prix assez modéré, pour qu'elles puissent les vendre avec un

gain raisonnable. J'ai su par elle, qu'il faut être à la Halle à l'heure où le sommeil est le plus doux, qu'il faut savoir conserver les fleurs jusqu'au lendemain, si la vente du jour a été mauvaise, et que cet état si gracieux en apparence, renferme de grandes inquiétudes et de nombreuses déceptions. Élie m'a confié qu'elle achetait quelquefois pour 20 francs de fleurs et qu'elle n'en vendait que pour 10 ; il lui fallait alors, ou les jeter quand elles se fanaient, ou les vendre à bas prix aux bouquetières de troisième classe. Si Élie avait eu une boutique et que sur son enseigne elle eût fait mettre son nom, peut-être aujourd'hui n'aurait-elle plus besoin de vendre des fleurs pour vivre. — La bienfaisance est une mode plus souvent qu'une vertu.

La bouquetière de troisième classe serait peut-être de toutes les bouquetières la plus piquante et la plus poétique, si elle avait su conserver cette grâce coquette, qui donne à la grisette tant de charme et de gentillesse. Un vieillard m'a assuré que ces bouquetières étaient autrefois aussi propres, aussi charmantes, qu'elles le sont peu aujourd'hui. « Alors, me disait-il, elles avaient la vogue ; alors elles parcouraient en reines le boulevard des Italiens, et vendaient fort cher aux galants promeneurs leurs bouquets et leurs regards. » Les temps sont bien changés ! Quel est le jeune homme qui ose acheter aujourd'hui des fleurs placées sur l'éventaire d'une fille grossière, dont la voix enrôlée et criarde lui offre des bouquets sans grâce et sans fraîcheur. Aussi ne les voit-on plus s'arrêter dans les lieux fréquentés par ce qu'on appelle dans le peuple *le beau monde*. On ne les trouve qu'aux abords des passages, des ponts, des quais et des théâtres du boulevard. Les hôtels ne s'ouvrent point pour elles, mais elles ont un libre accès dans les boutiques. Le faubourg Saint-Jacques est leur Chaussée-d'Antin, et parmi leurs meilleures pratiques, elles comptent les étudiants et les femmes qui aiment à prendre place à leur comptoir entre deux vases de fleurs. Les charcutières et les pâtisseries sont la providence des bouquetières de troisième classe ! Cette troisième classe est si nombreuse qu'il serait difficile d'en fixer le chiffre ; il dépasse de beaucoup celui des bouquetières de première et de seconde classe, et le matin, si l'on s'arrête auprès des marchés, on est surpris de voir ces femmes surgir de tous côtés, ployant souvent sous le poids de leurs fleurs, et retenant les cuisinières par ce cri cent fois répété : *Achetez ma giroflée, mes œillets, étrennez-moi !* Cette armée de bouquetières nomades vous presse, vous poursuit et ne disparaît qu'à l'heure où les sergents de ville sont attendus ! Heure fatale pour tout ce qui s'appelle *petits marchands des rues !* Lorsque cette heure est venue, les bouquetières s'éclipsent, ou du moins feignent de s'éclipser ; car, par une manœuvre aussi savante que celle d'une troupe de comparses, beaucoup reviennent sur leurs pas ; d'autres, plus craintives, parce qu'elles connaissent les agréables salles de la préfecture de police, s'éloignent rapidement, errant de carrefour en carrefour, le nez au vent, le poing sur la hanche, l'œil à la piste des chalands. Dans leur nombre j'en ai remarqué une presque jolie, le soleil a bruni ses traits, mais ne les a pas flétris ; sa taille mince et souple se cambre avec grâce sous la large courroie qui, en relevant sa jupe d'indienne, laisse voir une jambe fine et mieux chaussée qu'on n'est en droit de s'y attendre. Cette fille est venue fort jeune de son village, elle avait suivi à Paris ce qu'on appelle de *bons*

bourgeois. Elle ne savait rien et n'était riche que de sa jolie figure et de sa foi en Dieu. Cette foi la rendait sage et courageuse. Le *bon bourgeois*, dont elle servait la femme, se prit pour elle d'un de ces vifs intérêts qui changent les rôles dans un ménage. La pauvre enfant eut peur, et un matin avant le jour, elle descendit dans la rue avec son petit paquet et 40 francs dans sa poche. Elle était libre, mais où irait-elle? Le jour la trouva appuyée contre la borne d'une fontaine où des femmes arrosaient des fleurs, et comme elle pleurait, ces femmes la questionnèrent. Et les 40 francs de la jeune fille passèrent dans l'achat d'un panier plat, d'une courroie et de deux paquets de fleurs. — Elle fait le métier de bouquetière depuis trois ou quatre ans. Est-elle restée sage? je le crois, car je lui trouve un air décent que ses compagnes n'ont pas. Elle s'est tenue longtemps près du pont des Arts, et c'est là que j'ai su d'elle sa simple histoire. — Le dimanche est le jour le plus aimé des bouquetières de troisième classe; ce jour-là, elles mettent la robe blanchie le samedi soir et repassée le lendemain matin; ce jour-là elles se rendent hors des barrières; puis, à l'heure où les lampions rouges et bleus s'allument, où les violons s'accordent, elles quittent leurs éventaires, et pénètrent dans les joyeuses salles de danse, en tenant leurs bouquets à la main et en criant d'une voix perçante : *Pour un sou, fleurissez vos danseuses*. C'est ainsi qu'elles achèvent de vendre les fleurs demi-fanées, qu'elles ont achetées le matin et plus souvent la veille. Mais, pour avoir entrée dans une guinguette, il faut qu'elles paient un droit, une espèce d'impôt au maître; impôt proportionné au petit bénéfice de ces pauvres filles, mais qui le réduit à presque rien. Les bouquetières de troisième classe n'ont aucun rapport avec la bonne société, ce qui explique le ton rude et grossier de la plupart d'entre elles. Presque toutes sont jeunes, indépendantes; presque toutes tiennent de la caste bohémienne par l'insouciance, la hardiesse, et des mœurs aussi aventureuses que leurs courses; presque toutes, si elles pouvaient exprimer leurs pensées par des mots, diraient qu'elles puisent dans ces fleurs qui se fauent et meurent sous leurs doigts plus de leçons de philosophie que le savant n'en peut trouver dans ses livres. — Voyez-les errer de rue en rue, de place en place, vivant au jour le jour, supportant la fatigue, le soleil, le vent, la pluie! Questionnez-les: elles vous diront qu'elles sont bien pauvres, mais qu'elles aiment cette vie libre et sans cesse imprévue qui leur montre à chaque instant, sous une forme nouvelle, les objets qu'elles ont sous les yeux.

Nous arriverons à la quatrième classe des bouquetières, si nous suivons ces malheureuses petites filles qui, pour gagner quelques sous, courent pieds nus dans les bois, se glissent sous les broussailles, écartent de leurs mains rouges de froid le gazon humide de neige ou de rosée, y cherchent les violettes qui s'y cachent, puis, blotties au pied d'un arbre sans feuilles, forment leurs bouquets sous un pâle rayon du soleil de mars. Elles pleurent! elles s'aperçoivent que le nombre de ces bouquets n'a pas atteint le chiffre commandé par leurs mères ou par les bouquetières de troisième classe. Elles recommencent à courir, à chercher; puis l'heure où il faut revenir se passe, et elles reprennent le chemin de Paris en tremblant d'être grondées et battues, ce qui ne les empêche pas, tant qu'elles sont dans les bois, de regarder sans cesse autour d'elles, car ce qu'elles craignent par-dessus tout, c'est d'être *ramassées*, sous le cruel

prétexte qu'elles sont en état de vagabondage. — Et les femmes riches et parées achètent quelquefois ces bouquets en souriant, et pas une alors ne pense aux larmes qu'ils ont fait répandre, aux profondes misères qu'ils sont appelés à soulager. — Parmi ces pauvres petites marchandes, il en est une qui exploite depuis deux ans les omnibus; elle peut avoir douze ans; elle n'est pas jolie, elle n'a rien de la timidité de son âge, mais elle grimpe avec l'agilité d'un chat sur les marche-pieds des voitures. Les conducteurs se sont accoutumés à la voir, à la protéger; ils la laissent se glisser entre les voyageurs, et cette enfant, souple et hardie tout à la fois, les force pour ainsi dire à acheter ses violettes. Les habitués des omnibus doivent la connaître pour l'avoir souvent accueillie, plus souvent repoussée, et je puis la citer comme le type le plus complet que l'on ait aujourd'hui de la bouquetière de quatrième classe. — Triste et nombreuse pépinière de jeunes filles sans principes, sans religion, qui grandissent souvent pour le vice, rarement pour la vertu. — De même que les guinguettes s'ouvrent aux bouquetières de troisième classe, les théâtres et les bals de l'Opéra s'ouvrent aux bouquetières de première et de seconde classe. Elles achètent chèrement le droit de circuler dans les corridors, et cet impôt vexatoire forme le triste trait d'union qui les réunit un moment dans la même enceinte. Tous les bouquets sont à peu près les mêmes aux yeux des demi-connaisseurs, et comme il arrive parfois que la bouquetière du coin des rues est plus jolie que la bouquetière patentée, sa figure donne du prix à ses fleurs, et la pauvre femme se console le soir des fatigues et des ennuis qu'elle endure le matin. — S'il a jadis existé quelque différence entre une marchande de fleurs et une bouquetière, cette différence a disparu; il y a dans notre siècle une grande tendance à empiéter pour soi sur les droits des autres; et de même que beaucoup de boulangers sont devenus pâtisseries, beaucoup de fruitières se sont mises à vendre des pots de giroflée et des caisses d'orangers. Pour se dédommager de cette concurrence, les marchandes de fleurs se sont faites bouquetières, et c'est ainsi que s'explique l'humiliante décadence de celles qui furent si bien en vogue autrefois, et que je me suis vue forcée de rejeter dans la troisième classe.

Et maintenant que j'ai tâché de prouver qu'il existait quatre classes bien distinctes parmi les bouquetières, j'ajouterai que la première de ces classes méprise la seconde bien plus qu'elle ne méprise la troisième. L'une est sa rivale, l'autre ne se trouve jamais sur son chemin.

Les relations que peuvent avoir entre elles les trois dernières classes sont assez fréquentes, mais la même morgue d'aristocratie accompagne ces relations.

La bouquetière assise au coin de sa borne protège la bouquetière qui court les rues, et celle-ci daigne secourir la petite fille qui, n'ayant pas d'argent pour acheter des fleurs, va les chercher dans les bois.

Bizarre échelle sociale dont les degrés sont des fleurs!

MÉLANIE WALDOR.

